

Anthropologie et Sociétés



Nicolas THOMAS et Caroline HUMPHREY (dir.), *Shamanism, History, and the State*. Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1994, 232 p., bibliogr. index.

Xavier Blaisel

Confluences

Volume 21, Number 1, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015475ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015475ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Blaisel, X. (1997). Review of [Nicolas THOMAS et Caroline HUMPHREY (dir.), *Shamanism, History, and the State*. Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1994, 232 p., bibliogr. index.] *Anthropologie et Sociétés*, 21(1), 137–139. <https://doi.org/10.7202/015475ar>

lution humaine. Outre la démonstration à partir d'exemples tirés du langage des signes, une large place est faite à l'étude des systèmes de communication des grands primates. Chaque chapitre est divisé en sous-sections intitulées et l'ouvrage embrasse toutes les théories pertinentes, du darwinisme neuronal à la pragmatique en passant par la psychologie cognitive, la phonologie structurale ou la sémantique avec une aisance et une clarté didactique exceptionnelle. La critique des thèses avancées exige cependant des compétences dans beaucoup de disciplines connexes mais distinctes, en anthropologie, en préhistoire, en linguistique, en primatologie, sans compter une connaissance approfondie des théories discutées qui connaissent des développements dignes d'une science à part entière. Il faudra donc un certain temps pour décanter cet ouvrage et séparer le bon grain de l'ivraie, car il met à mal des idées de base sur le langage qu'on ne croyait pas pouvoir, après un siècle de domination et d'enseignement dans le monde universitaire, remettre en question aussi judicieusement. En attendant, on a fortement l'impression d'assister à un événement digne de mention : une synthèse novatrice des acquis des sciences humaines à partir de l'étude du langage des signes.

Xavier Blaisel
1793, rue Delorme
Laval
Québec H7M 2W4

Nicolas THOMAS et Caroline HUMPHREY (dir.), *Shamanism, History, and the State*. Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1994, 232 p., bibliogr., index.

Il est plutôt rare de trouver un ouvrage sur le chamanisme de la qualité de celui-ci, si l'on entend par qualité le souci constant de mettre en rapport les religions étudiées avec leurs conditions sociales à l'échelle de la société, de leur émergence et de leur fonctionnement. C'est ce qui s'appelle, sous la plume des éditeurs, « réhistoriciser » (p. 2) le chamanisme. Tout en invitant à critiquer vertement la catégorie « chamanisme », les éditeurs offrent une palette d'articles qui donnent à penser que ce terme inclut tout ce qui n'est pas une religion biblique. On y parle des sorciers polynésiens, des chamanes, prophètes et missionnaires de l'Amazonie, des chamanes sibériens et mongols, du culte des saints chrétiens en Inde du Sud, du culte des ancêtres royaux à Madagascar, ainsi que des astrologues et des disciples de Cybèle dans l'Empire romain. Surprise : rien sur l'Afrique, le Sud-Est asiatique ni, bien sûr, l'Amérique du Nord.

Il s'agit au départ d'un congrès tenu au King's College de Cambridge, en octobre 1989, ayant pour plate-forme de discussion un article de Nicolas Thomas repris en début de volume. Thomas y examine la corrélation entre chefferie et prêtrise en Polynésie. Sans prêtres ni cultes spéciaux, les chefferies tendent à être éclipsées par les chamanes. Inversement, ces derniers sont relégués à l'arrière-plan quand la chefferie est puissante. On reconnaît un thème fondamental, si bien traité par Maurice Hocart. La contribution de Stephen Hugh-Jones ouvre des perspectives tout à fait remarquables. L'auteur présente d'abord un tableau des contrastes systématiques entre les pratiques chamaniques *payé* et *kubu* des groupes Arawakan et Tukanoan considérés comme un ensemble, en soulignant la relation existant entre chaque type et la structure sociale où il se niche. Puis, non content de ce résultat, sans avoir pour preuve une corrélation capable de le valider, il montre comment chaque type de chamanisme réagit au christianisme. Dans le même esprit comparatif,

Roberte Hamayon présente succinctement les termes de sa typologie opposant le chamanisme de chasse et le chamanisme des sociétés pastorales sibériennes (Hamayon 1990), qui s'appuie sur la forme des échanges accompagnant la structure de parenté de chaque espèce de la société, selon un axe vertical (culte des ancêtres et filiation importante chez les pasteurs) ou horizontal (culte des esprits des animaux et liens d'alliance importants chez les chasseurs). Peter Grow croit pour sa part que le chamanisme ayahuasca de l'Amazonie occidentale s'est développé au cours des premiers siècles de la colonisation dans le contexte de l'essor des villes et de l'industrie du caoutchouc, pour revenir ensuite vers les forêts. Ce serait un produit des missions franciscaines et jésuites, comme le montrent les similitudes entre la cosmologie du chamanisme ayahuasca et le catéchisme simplifié des missionnaires.

La deuxième moitié du livre porte moins sur le chamanisme que sur la rencontre de systèmes religieux étrangers l'un à l'autre ou la réception d'une religion étrangère par un corps politique quelconque. Qu'il soit question, avec Susan Bayly, de l'usage du culte chrétien des saints dans le contexte violent et instable des rivalités entre seigneurs dans l'Inde du Sud ou, avec Tamsyn Barton, de l'usage de l'astrologie par les rivaux de l'empereur romain, on voit que l'intérêt politique subordonne deux activités religieuses. Il ne faudrait cependant pas généraliser et penser que les croyances religieuses considérées sont relativement secondaires dans ces sociétés et que le politique s'y trouve autonomisé à un point qu'on ne risque pas de retrouver dans une société à chamanes. Bloch étudie un rituel de bénédiction de la descendance par les monarques de la société merina, lequel permettait aux esclaves de substituer un lien d'ancestralité avec le roi au lien brisé avec les ancêtres familiaux. Autrement dit, il montre comment un culte permet la reproduction de l'appareil monarchique relativement récent en jouant précisément de l'ancien.

J'ai trouvé l'article de Mary Beard passionnant. Avec beaucoup de finesse, l'auteure rassemble les informations relatives au culte de Cybèle pour montrer le caractère transgressif, aux yeux des Romains, de cette mise hors genre sexuel des disciples de la déesse. D'où la question suivante, intrigante : pourquoi tolérait-on ce culte, allant même, chez l'élite romaine menacée dans son contrôle des relations aux dieux, jusqu'à y assister officiellement ? Ce n'est pas un article sur les religions extatiques, mais un essai sur la nature de Rome, prisonnière d'une stratégie d'adoption des religions des peuples conquis, qui doit faire plus — même dans le mauvais sens — pour que la capitale impériale soit à tout prix le centre de l'empire.

Avec l'article de Caroline Humphrey, qui se veut théorique et synthétique, la tendance générale de l'ouvrage devient quelque peu caricaturale. Partant du postulat avoué que le chamanisme ne forme pas un système cohérent et encore moins, dit-elle, une idéologie, mais seulement une « collection » de représentations (p. 192), l'auteure va tenter de montrer, dans un texte lourd et tortueux, que sa malléabilité permet sa subordination complète à la raison politique, en prenant l'exemple de l'empire mongol du XIII^e siècle. Le chamanisme servira à identifier le centre, c'est-à-dire la cour impériale, contre la périphérie. On a déjà affaire ici au problème de la poule et de l'œuf : a-t-on une imagerie de l'ascension céleste dans le chamanisme parce qu'il faut diviniser l'empereur ou le divinise-t-on progressivement parce qu'un système de croyances s'y prête ? Plutôt que de voir là une relation fortuite de concomitance où les termes de la relation s'entraînent l'un l'autre dans un contexte historique particulier, Humphrey adopte mordicus la détermination causale de la raison politique sur le religieux, auquel on peut faire dire n'importe quoi, puisqu'il s'agit en l'occurrence du chamanisme. L'auteure bute cependant sur l'épineux problème de la nature des pratiques religieuses à la cour des Manchous. Shirokogoroff (1935) — qui est au chamanisme ce que, disons, Durkheim est à la sociologie — avait souligné qu'on ne pouvait

plus parler de chamanisme notamment à cause de l'impact de la création de généalogies écrites, de l'abandon de la transe par possession des esprits, de l'abandon de l'idée cosmologique de l'*akpa* après l'introduction énergique du bouddhisme tibétain, etc. Au XVIII^e siècle, disait Shirokogoroff, le chamane est devenu prêtre et la religion s'est codifiée. Humphrey doit bien sûr aplanir les différences, refuser cet argument et insister sur les dimensions résiduelles du chamanisme. La dernière section de l'article porte sur le chamanisme tel qu'il était pratiqué hors de la cour impériale et donne à voir qu'il était, justement, passablement éloigné de celui de la bureaucratie métropolitaine aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Ce livre stimulant sur un sujet qui ne l'est pas moins — bien qu'on puisse être agacé par un retour à ce qu'il y a de pire chez Marx pour nous ramener à une compréhension pré-Fustel de Coulanges du rapport entre religion et société — constitue un contraste intéressant avec les tendances dominantes en histoire des religions. L'article de Stephen Hugh-Jones ouvre une perspective très riche si l'on cherche à remplacer les comparaisons tous azimuts, qui confèrent encore aujourd'hui, malheureusement, un air vieillot aux études sur le chamanisme en anthropologie.

Références

- HAMAYON R., 1990, *La chasse à l'âme : esquisse d'une théorie du chamanisme sibérien*. Nanterre, Société d'ethnologie.
- SHIROKOGOROFF S. M., 1935, *The Psychomental Complex of the Tungus*. Londres, Kegan Paul, Trench, Trubner and Co.

Xavier Blaisel
1793, rue Delorme
Laval
Québec H7M 2W4

Marie-Blanche TAHON, *La famille désinstitutionnée. Introduction à la sociologie de la famille*. Sciences sociales n° 21, 1995, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 230 p., bibliogr., gloss.

Ce livre d'introduction à la sociologie de la famille réussit une synthèse intelligente et bien documentée permettant de saisir les transformations récentes de l'institution familiale. L'auteure y poursuit une réflexion originale sur la construction sociale de la maternité, tenant compte de la liberté qu'ont maintenant les femmes de contrôler leur propre fécondité. Elle y discerne une condition déterminante de leur accès à la plénitude des droits civils et civiques et une dissociation enfin aboutie de la « femme » et de la « mère » dont il convient maintenant de rechercher les effets socio-juridiques et symboliques. Ce thème qui parcourt l'ensemble du livre soulève, bien sûr, celui de la paternité et de ses remises en question. Le chapitre d'introduction a la qualité de bien situer l'orientation de l'auteure qui s'intéresse aux montages institutionnels de la filiation. L'influence de Pierre Legendre est clairement perceptible. Tahon s'en dégage en remettant en question, à partir de la femme, la construction de la maternité, mais ne nous indique pas quelle lecture elle en fait, ni jusqu'à quel point elle s'en démarque.